



G. Montaut d'Oléron

158

LES MODES PARISIENNES.

Costume de Mariée, toilette du soir. Robe de dentelle des magasins de Violard, rue de Choiseul, 2.
 Robe de toutes façons de M^{lle} Duques, rue de Louvois, 6. Gants Mayes, rue de la Paix, 26. Eventail
 et Ecran de lumière de Vagueux-Dupré, rue de la Paix, 19. Bijoux de Daxche, pass^{age} des Panoramas, 55.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



MODES PARISIENNES.

Sommaire

MODES ET FASHIONS, par madame LOUÏSE DE V. —
MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE. — LE PRIX
D'UNE CONFECTION (fin), par S. HENRI BER-
VIER. — COUTURES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

MODES ET FASHIONS.



On se demande : que fait-on, que va-t-on faire en toilettes du printemps? Ce beau soleil si hâtif nous trouve un peu au dépourvu. On parle de chapeaux de paille, robes de barège à une époque où d'ordinaire on se vêtait qu'aux parures du soir. Aussi nous rendent dans les grandes maisons de modes beaucoup d'attention, et en même temps la crainte que la température ne vienne à varier nous fait toujours attendre toutes ces précieuses créations. Cependant on voit beaucoup de capotes de velours, de robes de chambre en de dentelle, car ces choses se font et se vendent aussi bien à présent qu'elles se vendent plus tard : elles at-

tent à attendre les chapeaux de paille on prépare aussi des visites en taffetas de couleur changeante. Les plus élégantes ont une broderie en soie de même nuance que les étoffes; dans ce cas elles n'ont pas d'autre garniture. Elles se font aussi en soie de couleur bleue, verte, violette, etc. Les dernières sont les plus nouvelles.

Les boutons restent dans les mêmes variétés selon la nature ou plutôt la couleur de l'étoffe. — Sur des nuances foncées, on préfère des boutons de passementerie, d'acier ou de nacre; sur les couleurs plus claires, on met toute espèce de boutons de fantaisie en perle, en porcelaine, en verre, etc. La verroterie de couleurs assorties aux nuances des robes. La plus nouvelle garniture de robes se fait avec des galons de soie, qu'on dispose dans les mêmes façons que se sont employés les velours frappés. Les volants découpés se portent aussi beaucoup sur les robes de taffetas glacé. Nous voyons déjà de ces robes qui ont jusqu'à cinq volants; celui du bas est le plus haut, et les autres diminuant de hauteur progressivement.

Ces jours derniers, on a été obligé de se servir d'ombrelles. Le joli magasin de madame Lemaréchal, boulevard Montmartre, 47, était défilé par toutes les leçons de modes. Les premières ombrelles sont assez petites et rappellent les parapluies. Ce n'est que lors du départ pour la campagne ou les eaux qu'on prend les grandes ombrelles.

Malgré tout notre désir de pecher dans les modes du printemps, il nous est bien venu de revenir aux toilettes du soir. Les coutures ont pris la



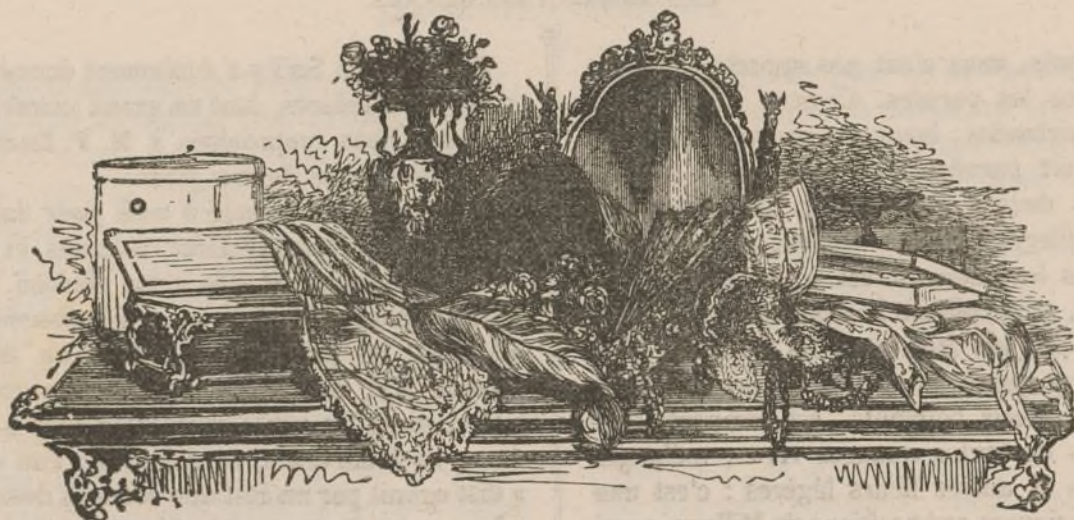
J. Montaut del.

158

LES MODES PARISIENNES.

*Costume de Mariée, toilette de soir. Robe de dentelle des magasins de Violard, rue de l'Écuyer, 2.
 Robe de toute façon de M^{lle} Duques, rue de la Harpe, 6. — Gants Moxey, rue de la Paix, 26. — Eventail
 et Écran de lumière de Vaqueux Dupré, rue de la Paix, 49. — Bijoux de Darche, passage des Panoramas, 35.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE. — LE PRIX
D'UNE CONSULTATION (fin), par S. HENRI BER-
THOUD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



ci ce qu'on se demande : que fait-on, que va-t-on faire en toilettes du printemps? Ce beau soleil si hâtif nous trouve un peu au dépourvu. On parle chapeaux de paille, robes de barége à une époque où d'ordinaire on ne songe qu'aux parures du soir. Aussi règne-t-il dans les grandes maisons de modes beaucoup d'activité, et en même temps la crainte qu'un changement dans la température ne vienne annuler pour quelque temps toutes ces précoces créations. Enfin il se fait beaucoup de capotes de crêpe garnies de tulle illusion ou de dentelle; car ces sortes de modes se portent aussi bien à présent qu'elles se porteront plus tard : elles ai-

dent à attendre les chapeaux de paille. On prépare aussi des visites en taffetas de couleur changeante. Les plus élégantes ont une broderie en soie de même nuance que les étoffes; dans ce cas elles n'ont pas d'autre garniture. Il s'en fait aussi en soie de couleur bleue, violette, verte, couverte d'un fond de dentelle noire. Ces dernières sont garnies de deux rangs étagés de dentelle noire.

Les boutons resteront dans nos modes; ils varient selon la nature ou plutôt la couleur de l'étoffe. — Sur des nuances foncées, on pose des boutons de passementerie, d'acier ou de marcasite; sur les couleurs plus claires, on met toute espèce de boutons de fantaisie en perle ou verroterie de couleurs assorties aux nuances des robes. La plus nouvelle garniture de robes de soie se fait avec des galons de soie, qu'on dispose dans les mêmes façons que se sont employés les velours frappés. Les volants découpés se porteront aussi beaucoup sur les robes de taffetas glacé. Nous voyons déjà de ces robes qui ont jusqu'à cinq volants; celui du bas assez haut, et les autres diminuant de hauteur progressivement.

Ces jours derniers, on a été obligé de se servir d'ombrelles. Le joli magasin de madame Lemaréchal, boulevard Montmartre, 47, était visité par toutes les femmes élégantes. Les premières ombrelles sont assez petites et rappellent les marquis. Ce n'est que lors du départ pour la campagne ou les eaux qu'on prend les grandes ombrelles.

Malgré tout notre désir de parler des modes du printemps, il nous est bien force de revenir aux toilettes du soir. Les concerts ont pris la

place des bals, mais n'ont pas apporté de changement dans les parures. Ce sont toujours des fleurs en guirlandes, bouquets, grappes, et chaque jour voit paraître une nouveauté. Aujourd'hui nous devons mentionner les délicieuses fleurs de Millery, élève de Batton, qui ont grand succès dans les salons. C'est d'abord une coiffure Niobé, et la coiffure Pompadour, à la mode cet hiver; elle est faite avec les lis d'eau. Une autre coiffure que nous voyons beaucoup portée avec les bandeaux bouffants, est composée d'arums variés de toutes nuances vives, mélangés de bruyères et autres fleurs légères: c'est une des plus délicieuses compositions de Millery, aussi est-elle à succès. Une couronne double Ferronnière est composée de fleurs légères tombantes; elle est faite pour accompagner la figure. On sait combien il est difficile de trouver des fleurs qui aillent bien avec les toilettes bleues; aussi la couronne en feuilles de bananier couleur grenat avec côte d'argent, qu'on mélange souvent de fleurs graminées argent, a-t-elle été adoptée dès sa création avec enthousiasme. La même guirlande se répète en vert avec argent. Millery fait en ce moment des chardons, des lis, enfin tout ce qui est à la mode cet hiver.

Pour les chapeaux, il prépare des verdure à longues feuilles larges et tombantes, des branches très-souples de jasmin, d'acacia, de sauge, et de jolies guirlandes de chapeau en violettes d'es bois, en muguet, et beaucoup d'autres très-jolies nouveautés dont le secret ne peut être dévoilé que lorsqu'il sera possible de satisfaire à toutes les demandes qui en seront faites.

L'abondance des détails ne nous a pas permis de parler dans notre dernier numéro des charmantes fêtes données par madame la comtesse de Sailly. — La première était un grand bal auquel assistait l'élite de la société parisienne. Au nombre des cinq cents personnes qui se trouvaient réunies dans les splendides salons de madame de Sailly se remarquaient beaucoup de pairs de France, de députés et de hauts magistrats. Parmi les femmes citées pour leur beauté, leur goût et leur distinction, nous devons nommer la princesse Czatoriska, les princesses Lazaroffs, Manoubey, la marquise de Barbantane, qui portait avec une grâce enchanteresse une couronne de marquise en diamants, et qui était vêtue d'une robe étoilée d'or; madame Dugabé, en robe bleue brodée d'argent. Nous pourrions, nous devrions sans doute nommer beaucoup d'autres dames, mais ce bal est déjà si loin du présent que nos souvenirs risqueraient de se confondre. Bornons-nous à dire que le bal de madame la comtesse de Sailly est un des plus beaux de l'année pour l'éclat de la fête, pour le choix des invités, le luxe et le goût des toilettes, comme aussi pour les belles manières et la noble affabilité de la maîtresse de la maison.

Madame de Sailly a également donné un délicieux bal d'enfants, dont un grand journal a rendu compte. Nous empruntons à M. P. Durand cette narration exacte de tous points.

« Le bal a commencé à midi pour finir à cinq heures; les enfants étaient costumés, et rien n'était plus charmant que cette réunion. Un goût exquis avait présidé à ces travestissements enfantins; les petites filles étaient en marquises Louis XV, en paysannes, en Espagnoles, en Grecques; les petits garçons en gardes-français, en débardeurs, en Albanais; l'un d'eux se distinguait par un costume écossais dessiné avec beaucoup d'art et exécuté avec une élégante exactitude. Madame de S... avait livré à cette joyeuse jeunesse son magnifique appartement, qui mériterait les honneurs d'une description détaillée :

« Le premier salon, tendu de soie jaune, est orné de belles portes en vieux laque de Chine; une de ces portes ouvre le boudoir en damas rouge encadré d'ornements gothiques; puis vient le grand salon vert et or qui communique par trois portes avec une belle galerie bleu et argent; une seconde galerie conduit à la serre tapissée des fleurs les plus rares. De là, vous passez dans une vaste salle à manger, décorée avec une exquise coquetterie: les tentures sont en velours rose, les meubles en bois de chêne délicatement sculpté; le plafond, peint par Cécili, représente des Amours semant des fleurs; la pièce est éclairée par quatre grands candélabres en argent; à côté de cette salle se trouve la salle de billard, d'un gothique noble et sévère; les rideaux de soie grenat sont semés de fleurs de lis brodées en or; le plafond bleu, à caissons en relief, est également étoilé de fleurs de lis; dans les lambris d'ébène sont enchâssés trois grands portraits de famille; des écussons armoriés s'étalent au-dessus des portes; les fauteuils sont recouverts en tapisserie des Gobelins, et la salle est éclairée par une immense fenêtre à vitraux précieusement colorisés.

« C'est là que s'ébattaient dimanche matin cinquante charmants enfants. A trois heures, les danses ont été interrompues par un épisode que l'assemblée a fort goûté. Un petit bonhomme déguisé en tambour de la garde impériale a battu le rappel; les danseurs se sont formés en colonne et ont défilé en bon ordre jusqu'à la galerie des fleurs, où une splendide collation était servie. — Puis, au sortir de table, le bal a recommencé tout comme dans les bals de grandes personnes. »

Madame de Villeplaine, qui réunit chez elle les plus jolies femmes de la société élégante, a donné un nouveau bal dimanche 1^{er} mars.

La maîtresse de la maison portait une robe grise et un petit bonnet de blonde orné de fleurs.

Madame la comtesse de Vergennes, sa nièce, avait une robe de taffetas bleu de ciel garnie de bouillons de tulle, et pour coiffure des branches de fleurs; roses de chaque côté.

Madame la duchesse d'Orente : robe de soie cerise garnie d'angleterre en tablier; guirlande de roses blanches pour coiffure.

Madame Duchâtel : robe de taffetas bleu de ciel à bouillons de tulle et quatre petits volants de dentelle blanche; coiffure : guirlande de fruits; magnifique parure de perles.

Madame Liadières : robe de soie blanche; grands bouillons de tulle semés de petites rosettes de ruban; une plume blanche de chaque côté de la tête.

Madame de Méloise : dessous de soie couleur paille, et, par-dessus, deux jupes de tulle; coiffure en camélias rouges.

Madame de Vennes : robe de soie blanche à coiffure et ornements de roses blanches.

Madame la comtesse de Castellane : robe de taffetas couleur citron garnie de cinq ruches de crêpe découpé.

Madame de La C..... : robe de satin jaune recouverte de dentelle noire; coiffure de feuillage en velours couleur dalhia semé de diamants.

Madame de Resconi : robe de satin rose avec deux grands volants de dentelle noire, berthe pareille; pour coiffure, un petit béret en velours noir avec deux plumes blanches d'un côté et broches de diamants de l'autre.

Madame la princesse de Wagram : robe de pou-de-soie blanche; coiffure en perles.

Madame la comtesse d'Hautpoul : robe de pou-de-soie; coiffure en velours noir et diamants.

Madame Longueville-Clarke : robe en gaze blanche à petits pois d'argent; tunique pareille avec nœuds de satin blanc frangés d'argent; coiffure en diamants.

Nous aurions encore à vous dire les toilettes d'un bon concert; mais les imprimeurs attendent : il nous faut renvoyer ces détails à dimanche prochain.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Robe de dentelle en application de Bruxelles ornée de cinq volants diminuant de hauteur en montant; double rang de dentelle pour berthe; fleurs naturelles de chez Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46; bracelet d'anneaux enchaînés en brillants.

Robe de tulle à deux jupes, la seconde ouverte devant en quatre parties bordées d'une ruche de tulle pareille aux trois rangs qui garnissent la jupe de dessous; berthe garnie de deux rangs de ruches; coiffure et bouquets de fleurs en grappes.

Nous croyons devoir rappeler à ceux de nos souscripteurs qui ont droit à recevoir la prime

(les souscripteurs pour un an) que s'ils veulent l'*Album d'ouvrages de dames*, au lieu de l'*Album de dessins de tapisseries*, nous pouvons le leur donner tout de suite; il suffira de nous le faire savoir.

On doit se souvenir que les frais de port sont à la charge du souscripteur.

Cependant tout souscripteur d'un an qui voudra recevoir franco la prime à laquelle il a droit, n'aura qu'à nous envoyer deux francs pour cet affranchissement.

La poste, ne se chargeant de ces albums que pour la France seulement, les abonnés de l'étranger devront s'adresser, pour recevoir leur album, au libraire par l'entremise duquel ils ont pris leur abonnement.

Reconnaissant avec plaisir que les *Modes parisiennes* doivent une grande partie de leur succès au talent de leurs dessinateurs et graveurs, c'est pour nous un devoir de réparer l'omission du nom de M. Célestin Deshayes, commise sur plusieurs de nos planches. Depuis quelques mois la collaboration de ce jeune artiste nous est acquise, et il serait injuste de laisser ignorer que c'est à lui que nous devons la jolie composition de ce jour, gravée par M. Montaut d'Olloron avec le goût et la finesse que cet habile graveur apporte à tout ce qui sort de son burin.

MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE.

Est-il un plus grand plaisir, par ce beau soleil de mai qui nous arrive en mars, que d'aller à l'aventure flâner, s'arrêter à chaque magasin, acheter ses fleurs pour le soir, son chapeau du lendemain. Si vous êtes en un jour de goût de toilettes fraîches et poétiques, vous allez tout d'abord chez Lachaume, le fleuriste à la mode de la Chaussée-d'Antin, 46; sa femme, qui a monté les fleurs artificielles, vous fera une guirlande de fleurs naturelles, jolie et légère à porter, soit en rhododendron dans les plus riches variétés avec le feuillage de cette fleur mêlé à du feuillage de mimosa, soit en feuillage de houx ou de lierre, dans lesquels vous pourrez mettre des diamants, contraste heureux de simplicité et de richesse. Une charmante coiffure aussi très en vogue, c'est la torsade se terminant par une branche à trois ramifications; elle est surtout très-bien en rhododendron.

Les roses-pompons de roi ou des quatre saisons sont toujours bien jolies et souvent adoptées parce qu'elles conservent leur fraîcheur pendant un très-long espace de temps, par la plus grande chaleur. N'oublions pas les camélias d'espèces

rare, qui auront la vogue tant qu'on portera des fleurs, et surtout des fleurs naturelles. Il n'y a pas moins de variété dans la manière de monter ces fleurs que pour les fleurs artificielles, du moins lorsqu'on sait les monter comme le fait madame Lachaume. Coiffure Cérés, à l'italienne, branches tombantes, bouquets de corsage et de robe, toutes les exigences de la coquetterie peuvent être réalisées.

C'est non-seulement une mode charmante comme parure, mais encore comme décoration d'appartements : avec des fleurs on donne de la poésie à un appartement meublé richement ; avec des fleurs on peut meubler splendidement un appartement trop simple par son mobilier.

Sans quitter la rue de la Chaussée-d'Antin, au n° 18 nous trouvons encore un nom favorisé par la mode : c'est celui des demoiselles Romain. Élégance, distinction, idées neuves, tout se trouve réuni dans leurs charmantes créations : petits bonnets, coiffures et capotes de crêpe toutes garnies de tulle si délicieusement chiffonné qu'elles font toutes les femmes jolies ! Jolies... oui, il ne faut pas s'en dédire. Si l'on savait combien le choix d'une bonne faiseuse a d'influence sur la beauté, on n'apporterait jamais d'indifférence en ces matières. Mais à quoi bon dire ces choses-là ? C'est, bien sûr, prêcher devant un auditoire tout converti. Les jolis salons des demoiselles Romain prennent déjà un air de printemps qui fait plaisir à voir ; elles ont des rubans délicieux en toutes nuances au bord desquels est figurée une charmante dentelle de paille, rubans destinés à orner les chapeaux de paille à jour et paille ouvragée dans des dispositions nouvelles. On portera aussi sur les chapeaux beaucoup de fleurs en guirlande et grappes tombantes sur le côté de la passe.

Chez Mayer, rue de la Paix, 26, on entre choisir les gants et les fantaisies de la toilette. Ce sont de charmantes petites écharpes avec lesquelles on improvise un turban qui n'entoure que la nuque et dont les bouts retombent de chaque côté sur les épaules ; — écharpes brodées en soie mélangée d'or, ou en dentelle d'or, gaze d'argent, etc. Pour le négligé, ce seront des tabliers de toutes formes, des bourses, des aumônières, des glands algériens, des cravates, des petits sacs de toutes couleurs, de toutes formes, en velours brodé d'acier, cachemire brodé en soie, en or ; enfin, nous le répétons, toutes les fantaisies de la toilette élégante.

Pour aller chez Mayer on doit passer devant Tahan, car il demeure au coin du boulevard et de la rue de la Paix ; et si nous avons omis de parler de lui, ce n'est certes pas un oubli ; Tahan, qui possède les plus beaux nécessaires de voyage, les plus jolies boîtes à gants, des caves à liqueur dans les formes les plus nouvelles, et des boîtes de whist et de boston avec lesquelles le jeu se trouve

préparé subito, et tous ces petits meubles de luxe qui rendent un appartement si confortable. Non, il est impossible de passer au coin de ce boulevard sans faire une longue station chez Tahan ; mais il était question de fleurs, de chapeaux, Mayer, avec ses accessoires de toilette, arrivait là tout naturellement.

En parlant de toilette, puisque nous sommes rue de la Paix, il nous est bien force de revenir à ce sujet inépuisable, car au n° 13 sont les salons des demoiselles Josselin, les premières faiseuses de corsets du monde ; il n'est plus d'élégance complète sans un corset de ces demoiselles : taille fine, souple, aisance des mouvements, tout se trouve réuni dans ces merveilleux corsets.

Plus loin, au n° 19 de la même rue, se trouve le magasin d'éventails et d'écrans de Vagueur-Dupré. Quelle jolie mode encore que celle des éventails ! aussi est-ce devenu un objet de commerce assez considérable. On donne, on reçoit un éventail avec plus de plaisir qu'un bijou de prix : un bijou n'est rien en comparaison ; car si c'est un bracelet, il fait valoir le bras ; une bague fera aussi ressortir une jolie main ; mais un éventail donne de la coquetterie à toute la personne, et si je ne craignais de pousser trop loin mon admiration pour lui, je dirais qu'il n'est pas de coquette possible sans éventail !...

Du reste, Vagueur-Dupré a la plus belle collection d'éventails qu'il soit possible de voir en tout genre. Il a aussi imaginé des écrans de feu et de lumière qui se ferment comme les éventails. Nous avons, dans le dernier numéro du Journal, donné le modèle d'un écran de feu lorsqu'il est ouvert ; aujourd'hui nous donnons celui de lumière faisant également son service, c'est-à-dire ouvert.

Nous sommes passée devant le n° 11, toujours dans cette fashionable rue de la Paix, sans visiter Guerlain ; c'est de l'ingratitude : n'est-ce donc pas lui qui, à l'aide de ses oléines, de ses pâtes onctueuses, *répare des veilles les outrages* passagers ? n'est-ce pas lui qui fait les plus fines poudres de riz, poudres impalpables, laissant sur leur passage le duvet blanc de la pêche ? lui qui fait des essences à *nulle autre pareille*, des verveines pénétrantes et fraîches, des mille-fleurs, et tout ce qu'on peut faire en préparations chimiques au profit de la coquetterie ?

Il est encore une maison que l'on aime à visiter à chaque changement de saison, c'est celle de Lemonnier-Pelvey, rue Saint-Honoré, 348 ; car ses modes ont ce cachet de bonne maison qui lui assure la plus nombreuse clientèle de femmes élégantes. Ses coiffures sont, dans les grandes réunions, toujours très-remarquables pour le goût et la distinction ; dans ses chapeaux nouveaux, on retrouve la même recherche. Jusqu'à présent, nous ne voyons en nouveautés que des chapeaux



ou capotes de crêpe garnies de fleurs, de plumes ou de rubans mêlés au tulle ou à la dentelle; mais, si le temps se maintient tel qu'il est, nous aurons bientôt à parler des chapeaux de paille à jour, pailles de riz ou autres, toujours si élégants dans la maison Lemonnier-Pelvey.

Mais le magasin qu'on visite à chaque heure du jour, tant la dentelle est devenue indispensable aux grandes et aux petites parures, est celui de Violard, 2, rue de Choiseul: robes de dentelle, écharpes, volants, voilettes, barbes d'Angleterre, dentelles d'or, voici pour les grandes élégances. Mais, pour le négligé, c'est plus encore; car il faut des cols de point d'Alençon pour porter avec les robes montantes en velours ou satin, des cols d'Angleterre ou d'application de Bruxelles, des cols de malines, de guipure, et des manchettes semblables: ces cols se portent toujours très-petits.

A voir le bel assortiment de dentelle noire que possède Violard, on peut prédire sûrement que les volants de dentelle noire, les revers et les garnitures de visite seront très en vogue comme garnitures.

Parmi les maisons renommées pour faire les plus jolies coiffures, il faut citer celle de madame Vafflard, rue de Ménars, 5: les résilles d'argent, les petits toquets grecs, les coiffures composées de dentelle et de fleurs ont obtenu, cet hiver, de grands succès dans les salons. En coiffure plus simple, mais très-jolie et fort à la mode, on remarque des petites fançons formant bonnet garnies de velours foncé, tranchant avec un ruban de satin en nuance claire; il est impossible de trouver une plus gracieuse coiffure pour le négligé de la maison.

LE PRIX D'UNE CONSULTATION.

(SUITE ET FIN.)

La première personne qui arriva au rendez-vous donné pour la consultation fut sir Elwes.

« Soyez le bienvenu, lui dit Abernethy; mes confrères ne se piquent point d'une exactitude rigoureuse, et je vais profiter de leur négligence habituelle pour prendre quelques mesures avec vous. Il faut que vous entendiez la délibération qui va avoir lieu; il faut que vous l'entendiez clairement, tout entière, sans réserve, et de manière à connaître complètement ce que mes collègues pensent de votre état. Vous allez donc entrer dans cette petite pièce, voisine de mon cabinet. En vous plaçant contre la porte, que je laisserai entr'ouverte, vous pourrez entendre tout ce que diront les chirurgiens appelés à exprimer leur opinion sur cette maladie. La séance

terminée, vous me ferez connaître à quelle résolution vous vous arrêtez. »

Sir Elwes alla s'asseoir dans le cabinet, et les chirurgiens arrivèrent successivement. Quand ils furent tous réunis :

« Mes chers confrères, dit John Abernethy, je vous ai priés de vous réunir chez moi sans vous dire les motifs qui me faisaient recourir de la sorte à votre obligeance: il s'agit de sir John Elwes. »

Un murmure de surprise et de mécontentement accueillit ce nom.

« Sir John, je le sais, reprit le chirurgien, a des torts graves à se reprocher envers vous; mais il m'a chargé de les réparer. Il n'a payé vos consultations qu'une guinée; voici pour chacun de vous vingt-cinq livres que je vous remets en son nom. »

En effet, Abernethy paya cette somme aux chirurgiens.

« Maintenant, mes chers confrères, délibérons sur le malade. Qu'en pensez-vous, mon digne et savant maître Blick?

— Elwes a une tumeur sanguine érectile sur l'œil. Cette maladie est mortelle, à moins qu'on ne tente la ligature de l'artère carotide primitive, répliqua Blick: quelque expérience que j'aie de mon art, je n'oserais l'opérer, car je craindrais que le patient ne mourût en mes mains.

— Et si l'opération ne se fait point?

— Le malade mourra infailliblement avant peu. Déjà les battements de l'artère malade ont aminci et rompu l'arcade sourcilière vers la partie qu'ils frappent.

— Quel est votre avis, mon digne ami Hunter?

— Je partage l'opinion de notre doyen Blick.

— C'est également la mienne, ajouta Marshall.

— J'ai déjà exprimé dans ma première consultation des sentiments semblables, dit Pott de sa voix grave et solennelle.

— Ainsi vous pensez que le chirurgien qui tenterait la ligature de l'artère carotide primitive...

— S'exposerait à voir périr le malade entre ses mains, et compromettrait ainsi follement sa réputation; car il aurait tenté témérairement ce que ses confrères les plus expérimentés lui auraient indiqué être fatal (1). Le succès ne justifierait même pas une pareille bravade et n'empêcherait point qu'on n'accusât d'imprudence le chirurgien capable d'une si folle tentative.

— Et cependant le malade ne peut plus vivre long-temps, n'est-ce pas? insista Abernethy.

Peut-être demain, peut-être tout à l'heure sera-t-il frappé de mort.

— Voici cinquante livres pour chacun de vous,

(1) Cette opération a été faite, pour la première fois, en France, le 7 août 1839, par M. le docteur Jobert de Lamballe. Un succès complet l'a couronnée. Le second chirurgien qui l'ait tentée après lui est M. Velpeau.

mes chers collègues; sir Elwes veut encore payer cette seconde consultation mieux que la première. Adieu. »

Les médecins se retirèrent, et Abernethy alla rejoindre sir John Elwes, qu'il trouva pâle et dans un état d'accablement que le lecteur comprendra sans peine.

« Je vous donnerai cinquante livres par visite, comme vous me les avez demandées, docteur, dit-il non sans laisser échapper un soupir douloureux.

— Cela ne me suffit plus, » répondit Abernethy en souriant avec perfidie.

Sir Elwes poussa un second soupir plus douloureux encore que le premier.

« Je vous rembourserai les sommes que vous avez payées en mon nom à chacun des chirurgiens qui ont pris part à la consultation, quoique vous l'avez fait sans mon assentiment. »

Abernethy se croisa tranquillement les bras sur la poitrine, et regarda l'avare en face.

« Ainsi, dit-il, vous croyez que pour quelques centaines de livres je vais, au mépris des conseils de l'illustre Blick, mon vieux maître, et de mes confrères les plus célèbres, aventurer ma renommée et ma haute position chirurgicale?

— Qu'allez-vous donc exiger de moi? s'écria sir Elwes avec détresse.

— Le salaire réel mérité par le coup hardi que j'ose tenter.

— Et quel sera ce salaire? reprit sir Elwes, qui se sentait défaillir d'attente et d'effroi.

— Le succès lui-même ne saurait me justifier. Il ébranlera la confiance que l'on a dans ma sagesse. On m'accusera d'être un charlatan qui risque avec l'art, comme un joueur risque avec les dez et les cartes.

— Parlez, au nom du ciel, parlez!

— Je veux six mille livres pour l'opération. »

Sir Elwes porta avec désespoir les mains à son front.

« Prenez garde, interrompit froidement Abernethy, une pareille émotion peut vous devenir fatale et briser l'artère engorgée par l'anévrisme.

— Jamais, jamais je ne donnerai une pareille somme.

— Je veux huit mille livres, répliqua Abernethy.

— Vous abusez odieusement de ma position.

— Je veux dix mille livres. »

Sir Elwes réfléchit quelques instants.

« Eh bien! j'accepte vos conditions, dit-il: ma ferme de Devonshire vaut six mille livres; je vous la donnerai.

— Vous y joindrez quatre mille livres en banknotes.

— Oh! non, six mille livres seulement; ne me tuez pas, ne me faites pas maudire la vie.

— Je veux onze mille livres, » répondit l'inexorable chirurgien. »

Sir Elwes lui fit signe de se taire, et indiqua du geste qu'il acquiesçait à ces exorbitantes conditions.

« Je reçois donc votre parole de gentilhomme que vous me payerez onze mille livres sterling, lorsque j'aurai terminé et mené à bonne fin votre guérison.

— Je vais faire dresser un acte qui constate ces conventions.

— Votre parole me suffit, sir Elwes. Je sais que votre loyauté l'emporte même sur votre amour pour l'or. Retournez chez vous; dans une heure j'irai vous y opérer. Prions Dieu, jusque-là, que sa divine miséricorde daigne nous venir en aide, » ajouta-t-il solennellement et avec un sentiment de piété véritable.

Une heure après, en effet, il se rendit chez sir Elwes. Deux de ses élèves les plus habiles l'accompagnaient.

Il commença par faire préparer dans ce hideux bouge une chambre convenable pour le malade; voulut qu'on achetât un lit commode et des matelas moelleux; fit remplacer par des draps neufs les guenilles malpropres dans lesquelles couchait l'avare; exigea encore que l'on remit des vitres aux fenêtres délabrées; enfin un tapis commun, mais épais, chaud, et de nature à neutraliser le bruit des pas, recouvrit le parquet pourri. Ces préliminaires terminés, il s'agenouilla pieusement, selon sa religieuse habitude avant de commencer une opération, se releva, et se mit hardiment à l'œuvre.

Pendant vingt-cinq minutes, sir Elwes subit les plus cruelles douleurs sans laisser échapper une plainte.

Ce temps écoulé, Abernethy lui dit :

« Que Dieu nous protège maintenant! voici l'opération terminée. et vous êtes sauvé s'il ne survient pas d'accidents impossibles à prévoir. »

Aucun de ces accidents ne survint, et deux mois après sir John Elwes siégeait à la chambre des communes, parfaitement guéri et en état de soutenir, de sa voix de Stentor, comme par le passé, une discussion, quelque orageuse qu'elle fût.

A quelque temps de là, un matin, on vit entrer à la consultation du docteur Abernethy un homme, vêtu de haillons, qui portait négligemment sous son bras un portefeuille; il attendit que son tour fût venu d'entrer chez le célèbre chirurgien. Enfin ce tour arriva, et Abernethy reconnut sir Elwes.

« Je viens vous payer les onze mille livres que je vous dois, dit-il avec calme: voici un contrat en règle qui vous assure la propriété de ma ferme du Devonshire; le reste est en banknotes, comme vous me l'avez demandé.

— Je vais vous donner un reçu, sir Elwes.

— Fi donc! entre gens comme nous, de pareil-

les précautions? interrompit le vieillard avec un geste plein de noblesse : adieu, docteur, merci, et sans rancune.

— Un instant, reprit Abernethy, un instant encore, monsieur : que donnez-vous pour dot à votre fils Georges?

— Rien : fils d'un père qui possède vingt millions de fortune, il trouvera facilement à se marier.

— Une jeune fille qui apporterait en mariage à votre fils une somme égale à celle que vous venez de me payer vous conviendrait-elle pour bru?

— Oui, si la jeune fille était douce, bien élevée, et pas assez bégueule pour mépriser son beau-père.

— Montez dans ma voiture; je vais vous conduire chez celle que je compte vous offrir pour belle-fille. »

Ils prirent place dans le coupé du docteur; la voiture s'arrêta devant une maison de pauvre apparence. Abernethy descendit, marcha devant sir Elwes, et se mit à grimper hardiment un escalier étroit et tortueux. Sir Elwes le suivit en soufflant et en pestant.

Arrivé dans les combles, le docteur ouvrit une petite chambre dans laquelle travaillaient deux jeunes filles assises à côté de leur mère; debout, près d'elles, devant un bureau, un homme, de cinquante ans environ, s'occupait à faire des copies pour un homme de loi.

« Maître, dit Abernethy en saluant respectueusement, voici sir John Elwes, membre du parlement, qui vient pour avoir l'honneur de vous demander, ainsi qu'à mistress, la main de votre fille aînée, Lucy, pour son fils Georges. »

Sir Elwes regarda Abernethy avec colère.

« Et la dot, s'écria-t-il, la dot? »

— La dot n'est qu'un accessoire peu important, quand le fiancé est aussi riche et la fiancée aussi jolie, répondit Abernethy : aussi veux-je m'en charger; miss Lucy est trop de mes amis pour ne pas daigner accepter de moi cette bagatelle. Voyons, sir Elwes, trouvez-vous que le prix de ma dernière consultation soit suffisant pour doter miss Lucy?

— J'accepte : mon fils peut donner à cette jeune miss l'anneau des fiançailles. Où se fera la noce? car aucun des beaux-pères ne me paraît logé convenablement pour célébrer cette fête, ajouta sir Elwes en portant les yeux autour de lui, sur le grenier des pauvres négociants ruinés.

— Dans la ferme du Devonshire, que les jeunes époux habiteront désormais avec leur beau-père, sa femme, et cette jeune miss, à laquelle nous trouverons, je l'espère bien, l'un de ces jours, un mari.

— Vous chargerez-vous aussi de la dot?

— Peut-être, sir Elwes, si vous retombez malade. »

Trois semaines après, le mariage fut célébré en effet dans la ferme du Devonshire. Sir Abernethy conduisit à cette fête, dans sa voiture, sir John Elwes, qui se fit faire à cette occasion un habit neuf; mais il le revendit à son retour à Londres, et retomba plus que jamais dans ses habitudes d'avarice.

Le bonheur et le mariage opérèrent la guérison de miss Lucy, devenue mistress de Georges Elwes, et rendirent à ses joues, si long-temps pâles, toute la fraîcheur et toutes les roses de ses dix-huit années.

S.-HENRI BERTHOUD.

Causeries.

* Ceci est un simple *fait-Paris* d'avant-hier.

Sur les dix heures du matin, toute la rue Olivier était sens dessus dessous. Plusieurs de ses habitants furent sur le point de ne plus la reconnaître.

La rue Olivier était, en effet, presque méconnaissable. Elle remuait de fond en comble. On aurait pu la comparer à la scène du Grand-Opéra quand il y a des changements à vue.

Au moindre bruit qui venait d'un certain hôtel, les portes s'ouvrirent çà et là, comme par enchantement. Plus d'une persienne cria sur ses gonds; vingt jolies têtes brunes et blondes apparurent soudain aux fenêtres.

Têtes de lorettes, têtes curieuses et friandes de la moindre nouveauté.

Pourquoi y avait-il donc tant de beaux yeux noirs et bleus en éveil? Comment le premier au-dessus de l'entresol et le second étage s'étaient-ils transformés tout à coup en stalles de première galerie?

Personne ne songeait plus cependant à voir passer les folies du carnaval. Le mardi gras était déjà loin et le bœuf gras plus loin encore.

Toutefois, en contemplant ce spectacle étrange, chacun envoyait en l'air ce lambeau de *la Dame blanche* : « Quel est donc ce mystère? » L'étranger hésitait à quitter le trottoir; le passant ne passait plus.

Mais au moment où toutes les pendules du quartier se mirent à sonner dix heures et demie, une voix plus impatiente que les autres s'écria :

« Est-il parti? »

— Il va partir pour sûr d'ici à cinq minutes, » répondirent les autres voix en chœur.

Les cinq minutes n'étaient pas encore écoulées, qu'un petit piaffement de chevaux se faisait entendre. On vit en même temps sortir à grand bruit d'une porte cochère un carrosse peint en bleu-tendre.

Ce carrosse était léger comme une coquille de noix, transparent comme le char d'agate que Shakspeare donne à la reine Mab; il avait sur ses panneaux, en guise d'écusson, deux plumes croisées sur une écritoire; il s'avavançait avec la promptitude d'une déclaration d'amour; il y avait en lui comme un parfum de couplet de facture.

En traversant la rue, le cocher fit claquer son fouet d'une façon triomphante, ainsi que l'auraient fait jadis les postillons du Gymnase. A ce bruit, toutes les têtes de lorettes se mirent à parodier les paroles de César.

« Va bon train, cocher! tu emportes M. Scribe et ses projets de vaudeville! »

Rien de plus vrai. Le printemps hâtif a poussé M. Scribe en avant. L'auteur de *Michel et Christine* va dans son château de Séricourt contempler face à face la première feuillaison et mettre la dernière main à trois scénarios.

Cette année les bourgeois sont venus aux arbres beaucoup plus tôt que de coutume : M. Scribe entend bien n'être pas en arrière avec la saison. Il veut que son répertoire fleurisse en même temps.

Voilà ce qui excitait à un si haut point la sollicitude de la rue Olivier : voilà pourquoi il emporte avec lui à la campagne les canevas de trois pièces nouvelles, toutes les trois destinées au Gymnase et promises pour la fin du carême.

« Trois pièces nouvelles, fraîches et printanières, pour la fin du carême ! ont dit les lorettes. Trois bonnes pièces ! Ainsi soit-il ! »

* Ces jours derniers un de nos plus habiles facteurs de pianos, M. Hesselbein, avait réuni, dans ses beaux salons de la rue Vivienne, une nombreuse société d'artistes et d'hommes du monde. Cette soirée a été pour plusieurs virtuoses l'occasion d'un véritable triomphe. Mademoiselle Daubrée a conquis tous les suffrages par le charme et l'expression de sa voix ; Huerta, ce talent unique et prodigieux, en prêtant une âme à chacune des cordes de la guitare, a transporté d'admiration les audi-

teurs les plus prévenus contre cet instrument ingrat ; enfin un jeune et déjà célèbre pianiste, M. Goldschmitt, a fait valoir par son jeu suave, énergique et brillant, l'excellence et la supériorité des pianos de M. Hesselbein. Ce concert, que l'on a trouvé trop court, n'était que le prélude d'un bal charmant qui s'est prolongé toute la nuit. Les rafraîchissements les plus exquis ont été prodigués aux danseurs, qui ne se sont séparés qu'au matin, enchantés de l'aimable et gracieux accueil de madame Hesselbein.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* Madame Dorval, engagée par M. Bocage pour jouer, à l'Odéon, le rôle d'Agnès de Méranie dans la tragédie nouvelle de M. Ponsard, est encore en convalescence ; elle ne pourra commencer les répétitions que dans une quinzaine de jours. La première représentation de cet ouvrage ne pourra donc avoir lieu avant la seconde quinzaine d'avril.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Dix mois qui tuent en T JE, TE, dix raies qui tuent haie.

(Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es)

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

Fleurs naturelles, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Nouveautés. Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal. Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4^{er} étage.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaître l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse ! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.